

heures et demie du matin. Cependant les rues étaient déjà remplies d'une foule de curieux. L'ambassadeur était dans un carrosse européen coupé; on conçoit combien la vue de cette voiture menée par un postillon anglais causa de surprise aux Chinois. Le cortège avait bien de la peine à avancer.

A sept heures on sortit de Péking, une demi-heure après on fut hors des faubourgs et on entra dans une campagne très-bien cultivée, on traversa un grand nombre de villages. Le bord des rivières et des ruisseaux était planté de saules pleureurs. A une vingtaine de milles de la capitale le pays s'élève du côté de la Tartarie; le sol change et devient plus sablonneux; enfin les montagnes se rapprochent, et l'on franchit un col pour arriver dans une plaine haute; les montagnes escarpées vers l'est s'abaissaient par une pente douce vers la Tartarie. A mesure que l'on avançait, les habitations paraissaient être moins nombreuses. Les villes et les villages contenaient presque autant de Tartares que de Chinois. La différence qui caractérise ces deux nations devenait moins frappante. Les femmes tartares sont faciles à distinguer parce qu'elles n'ont point, comme les Chinoises, le pied estropié. Elles aiment d'ailleurs, les unes et les autres, à orner les côtés de leur tête de fleurs naturelles ou artificielles; aucune, même la plus pauvre, ne néglige cette parure.

Chaque soir l'ambassade couchait dans un des palais, bâtis sur cette route pour l'empereur, lorsqu'il fait le voyage de Tartarie. Le quatrième jour les Anglais arrivèrent en vue de la fameuse muraille de la Chine. Dans l'éloignement elle ressemblait à une longue ligne blanche qui s'étendait le long du flanc des montagnes jusque sur leur sommet. En approchant on distingua fort bien la forme d'une muraille avec ses créneaux dans des endroits où l'on ne s'attend pas à trouver des ouvrages de ce genre, et où l'on ne suppose pas même qu'il soit possible de les construire. Cette fortification, composée sur quelques points d'une double et même d'une triple enceinte, flanquée de cent pas en cent pas de tours ou de bastions, prolongée jusque sur les sommets des montagnes les plus élevées, descendant au fond des vallées les plus profondes, traversant les rivières sur des arches, donne l'idée d'une entreprise gigantesque. On a peine à concevoir comment on a pu porter les matériaux sur des points qui semblent inaccessibles; en effet, une des montagnes où passe la muraille, a 870 toises de hauteur. Cette immense fortification se conserve depuis près de deux mille ans; son étendue est de 500 lieues; elle s'élève à 25 pieds au-dessus du sol.

En avançant en Tartarie, le pays devenait toujours plus haut, le climat plus rude, les monta-

gnes étaient plus raboteuses et plus nues. On estima que quelques cimes avaient au moins 2,000 toises de hauteur. Une ouverture entre ces âpres sommités laissa apercevoir la vallée dans laquelle Jehol est situé. Les Anglais descendirent de cheval et de voiture pour faire leur entrée dans cette petite ville où résidait l'empereur. Sir Georges Staunton, secrétaire d'ambassade, était dans une chaise à porteur, et l'ambassadeur dans son carosse avec le fils de sir Georges Staunton. L'ambassade fut reçue avec les honneurs militaires, et au milieu d'une foule très-considérable. Quoique la cavalerie fût rangée en ligne pour l'ambassadeur, dit Anderson, notre réception ne dut pas nous inspirer un espoir flatteur. Pas un mandarin ne parut pour complimenter lord Macartney sur son arrivée, ou pour le conduire avec le cérémonial que son caractère exigeait, dans les appartemens qui lui étaient destinés. En un mot nous fîmes avec trop de pompe notre entrée dans le palais où on nous logea; car on ne remplit pas à notre égard quelques-unes des formalités auxquelles nous avons été accoutumés dans le cours de notre voyage. Ce silence, cette réserve de la diplomatie orientale parurent d'autant plus extraordinaires, que les principaux personnages de l'ambassade avaient dit assez publiquement que le colao ou premier ministre de

l'empire, viendrait au-devant de l'envoyé du roi de la Grande-Bretagne à son entrée dans Jehol.

« Dès que nous fûmes arrivés, le commandant de notre détachement ordonna aux troupes de se tenir prêtes à former la ligne au premier signal. Il eut même l'air de désirer que les domestiques vêtus de leur grande livrée, les ouvriers, etc., se rangeassent en ordre devant la porte de l'appartement de l'ambassadeur pour recevoir le grand colao dont on attendait la visite à chaque instant.

« Nous restâmes dans cet état d'incertitude jusqu'à quatre heures du soir, et je n'exagérerai pas en disant que nous primes au moins douze fois les armes durant cet intervalle; chaque mandarin que la curiosité amenait vers nous, passait au premier aspect pour le grand colao. »

Le palais où logeait l'ambassadeur était spacieux et commode. La vue s'étendait sur les montagnes de la Tartarie, la ville de Jehol, et une partie du parc impérial. Jehol ne renferme que des maisons de mandarins et beaucoup de chaumières misérables. Les rues tortueuses et non pavées sont remplies de poussière. A côté de ces chétives cabanes, le palais impérial, les temples et les jardins annoncent la grandeur. Là, entre la magnificence et la misère, on ne connaît pas de milieu.

Suivant le récit du secrétaire d'ambassade,

aussitôt que lord Macartney fut arrivé, deux des premiers mandarins vinrent le complimenter de la part de l'empereur ; un autre mandarin le félicita de la part du grand colao.

Il avait déjà été question plusieurs fois du cérémonial à observer par l'ambassadeur lorsqu'il aurait son audience. En Chine toute personne admise devant l'empereur tombe à genoux, appuie les mains à terre, la frappe trois fois avec le front, se relève, puis recommence encore deux fois ce salut, nommé *keou-teou*. Quelque humiliant qu'il paraisse aux yeux d'un Européen, les plus grands personnages de l'empire et les envoyés étrangers s'y soumettent non-seulement devant l'empereur lui-même, mais encore devant son portrait, devant son trône, devant un objet quelconque qu'il envoie. Les mandarins, depuis le moment où lord Macartney avait mis le pied sur le territoire chinois, l'avaient sondé pour connaître ses intentions relativement au salut. Lord Macartney avait répondu qu'il consentait à se conformer au *keou-teou*, pourvu qu'un mandarin d'un rang égal au sien, accomplit ce salut devant le portrait du roi de la Grande-Bretagne. L'ambassadeur avait remis un mémoire sur ce sujet, l'affaire n'était pas encore décidée à son arrivée à Jehol. Lord Macartney avait proposé de faire devant l'empereur de la Chine le même salut qu'il ferait devant son

souverain. Le colao, prévenu défavorablement contre les Anglais, insistait pour le *keou-teou*, il y eut des discussions très-vives. Enfin l'empereur, homme de bon sens et d'un esprit élevé, consentit à la demande de l'ambassadeur.

L'audience fut fixée au 14 septembre, au point du jour ; cette heure qui paraît singulière à un Européen, est très-convenable dans une cour qui s'occupe de la chasse, et dans laquelle tout est disposé pour prendre ce divertissement.

Au jour désigné l'ambassadeur eut son audience dans une tente dressée au milieu du jardin ; c'était encore un reste de la vie nomade. Le jour venait de poindre, lorsque le son des instrumens et le bruit confus de voix d'hommes annoncèrent l'approche de l'empereur. Bientôt il parut précédé d'un nombre de personnes qui célébraient à haute voix sa vertu et sa puissance. Assis sur une chaise découverte, portée par seize hommes, il était vêtu d'une robe de soie de couleur sombre, et coiffé d'un bonnet de velours : une grosse perle pendait sur son front ; il n'avait pas d'autre ornement.

Quand il se fut placé sur son trône, l'ambassadeur fut conduit par le président du tribunal des cérémonies jusqu'au pied du côté gauche du trône qui, à la Chine, est la place d'honneur ; il éleva et tint au-dessus de sa tête la grande

boîte d'or enrichie de diamans , dans laquelle était renfermée la lettre du roi de la Grande-Bretagne. Puis montant les marches qui conduisaient au trône , il mit un genou en terre , adressa un compliment très-court à l'empereur , et lui présenta la boîte. Ce prince la reçut très-gracieusement , et la plaça à ses côtés , ce qui fut considéré comme une distinction très-honorable ; il tint en même temps un discours qui exprimait sa vive satisfaction.

Après quelques momens d'entretien l'empereur fit présent à lord Macartney d'un grand morceau de pierre de yu , sculptée en forme de sceptre. Des ambassadeurs du Pégou et de peuples mahométans , voisins de la mer Caspienne , furent ensuite amenés au pied du trône , et accomplirent la cérémonie du keou-teou. L'audience fut terminée par une collation splendide. Le banquet fini , l'empereur , quoique âgé de quatre-vingt-trois ans , descendit d'un pas très-ferme les marches du trône , et marcha jusqu'au siège sur lequel il était arrivé.

A peine de retour chez lui , l'ambassadeur y reçut les présens que l'empereur lui faisait. Ce prince joignit à cette faveur une invitation d'aller avec les autres Anglais visiter les jardins de Jehol. Ils s'y rendirent de très-grand matin , suivant l'usage de la cour chinoise. En se promenant ils

rencontrèrent l'empereur qui s'arrêta pour recevoir leurs salutations et leur dit : « Je vais faire
« mes dévotions dans le temple de Pou-ta-la ;
« comme nous ne professons pas la même religion , je n'engage pas l'ambassadeur à m'accompagner. Continuez votre promenade , j'ai
« donné ordre à mes ministres de vous mener
« partout. »

Les Anglais furent frappés de la beauté de ces jardins qui sont dessinés avec un art admirable. Ils parcoururent une allée verdoyante où ils virent plusieurs arbres et surtout des saules pleureurs d'une grosseur prodigieuse. Des pelouses magnifiques s'étendaient entre ces arbres. Les Anglais et les ministres de l'empereur étant arrivés sur les bords d'une vaste pièce d'eau , s'embarquèrent dans de superbes bateaux et parvinrent à un pont qui traversait ce lac dans sa partie la plus étroite. On alla au-delà , on cotoya cette pièce d'eau qui semblait se prolonger à l'infini. Ses bords présentaient une variété charmante. Partout le travail de l'art était caché avec un soin qui ne le laissait jamais apercevoir. On débarqua souvent pour visiter les nombreux pavillons de plaisance répandus sur la surface du parc. Ils étaient remplis d'une si grande quantité de vases de porcelaine et autres objets faits dans le pays et de tant de choses curieuses apportées d'Europe , que les An-

glais commencèrent à rabattre de la haute idée qu'ils s'étaient faite de leurs présens, auxquels ils avaient supposé au moins le mérite de la nouveauté. On leur dit que ce qu'ils voyaient n'approchait pas de ce qui se trouvait dans la partie des jardins réservée aux femmes, et dont l'entrée est interdite aussi sévèrement aux Chinois qu'aux étrangers.

La promenade dura plusieurs heures. Pendant tout ce temps le grand colao montra la plus grande politesse à l'ambassadeur. Un autre ministre ne fut ni moins affable ni moins prévenant : un général, frère de celui-ci, fut au contraire constamment froid et repoussant. Il ne dissimulait pas ses préventions contre les Anglais.

L'anniversaire du jour de la naissance de l'empereur arrivait le 17 septembre ; l'ambassadeur et sa suite furent invités à assister à la fête qui devait avoir lieu à cette occasion. Elle commença suivant l'usage du pays avant le lever du soleil. On chanta des hymnes en l'honneur du monarque ; il n'y eut pas de banquet. Les princes, les ambassadeurs, les grands officiers de l'état et les principaux mandarins étaient rassemblés. A des signaux répétés, toute l'assemblée se prosternait neuf fois. Pendant la durée de cet hommage, le prince auquel on le rendait resta invisible.

Les jours suivans, il y eut, l'après-midi, des

divertissemens auxquels assista l'empereur environné de toute sa cour. Un théâtre avait été dressé dans la cour intérieure du palais. Il était orné de bannières et de banderoles de toutes les couleurs et illuminé avec beaucoup de goût. Le spectacle consistait dans des évolutions militaires, des danses sur la corde et des sauts périlleux. On ne pouvait qu'admirer l'agilité des saltimbanques qui parurent ; ils firent des tours d'équilibre qui surprirent les Anglais. On vit ensuite des escamoteurs qui par leur adresse surpassèrent tout ce que les Européens connaissaient en ce genre. Des musiciens placés sur le théâtre jouèrent constamment pendant la représentation. La fête finit vers neuf heures du soir, et chacun se retira très-satisfait.

Cependant les plaisirs ne faisaient pas perdre de vue les affaires. Le 18 l'ambassadeur, accompagné d'une suite peu nombreuse, était allé au palais pour continuer les négociations. L'empereur protesta de sa profonde estime pour le roi d'Angleterre et pour la nation britannique, mais il refusa de se lier par un traité pour assurer aux Anglais les avantages dont ils avaient toujours joui dans ses états. Il dit que c'était aux négocians anglais à ne pas se mettre dans le cas de perdre ce qui leur avait été constamment accordé, ajoutant que les vrais intérêts de son peuple lui

étaient trop chers pour en sacrifier un seul, et qu'en conséquence il ne consentirait à rien de ce qui pourrait les blesser. En même temps, pour prouver la haute estime dont il était pénétré pour le roi d'Angleterre, il mit de sa propre main dans celle de l'ambassadeur une boîte contenant les portraits en miniature de tous les empereurs ses prédécesseurs. « Elle m'a été transmise, dit ce prince, de main en main. Je réservais ce dernier gage de mon affection pour mon fils qui doit me succéder, et comme renfermant autant de témoins vivans des vertus de ses ancêtres qu'il n'aurait eu qu'à consulter; et il n'y eût pas manqué, j'en suis persuadé, pour se pénétrer de leur sagesse et leur ressembler en faisant consister le bonheur de sa vie dans l'accroissement de celui de son peuple, et le maintien de la gloire du trône impérial. » On conçoit que ce discours causa autant d'admiration que de surprise à ceux qui l'entendirent.

Le moment auquel l'empereur devait quitter Jehol approchait. Il fut décidé que l'ambassadeur le précéderait à Péking. Avant son départ, lord Macartney reçut une réponse favorable à une lettre qu'il avait adressée au premier ministre quelques jours avant. Le colao lui annonçait qu'un des navires qui avaient accompagné *le Lion* pourrait vendre les marchandises de sa cargaison, et acheter des denrées de la Chine à Tchou-san, et

que de plus, ce bâtiment ayant apporté la plus grande partie des présens destinés à l'empereur, il ne payerait aucun droit de sortie. Cette dernière faveur n'avait pas été demandée.

Le 21 septembre l'ambassadeur partit de Jehol. Le 26 il arriva de bonne heure à Péking. Trois jours après l'empereur fit son entrée dans cette capitale. Lord Macartney sentait bien qu'il ne pouvait résider constamment près de l'empereur de la Chine. L'usage d'avoir toujours auprès de leur personne des ambassadeurs d'une puissance étrangère n'est pas établi chez les souverains de ce pays. En conséquence lord Macartney résolut de partir après la grande fête du commencement de l'année chinoise, c'est-à-dire en février. Il espérait ainsi passer l'hiver à Péking, et dans cet intervalle avoir le temps de s'occuper de tout ce qu'il avait à demander et de ce qu'il espérait raisonnablement obtenir. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé dans ses calculs.

Il apprit que les ouvriers anglais restés à Yuen-min-Yuen pour montrer les machines destinées à l'empereur recevaient de fréquentes invitations de hâter leur travail. Alors il supposa que bientôt il pourrait être question de son départ.

Il avait écrit au colao pour lui annoncer que dans les premiers jours de l'année prochaine il demanderait à l'empereur la permission de quitter

Péking. Au lieu de répondre directement à ce message, le colao fit inviter l'ambassadeur à venir le lendemain à Yuen-min-Yuen, parce qu'il avait à lui remettre des lettres arrivées de Tchou-san. Dans la conversation, il dit à lord Macartney que, craignant que le séjour de Péking ne fût contraire à la santé des Anglais, et le voyage par terre étant très-incommode et très-fatigant, il avait pensé qu'il leur conviendrait de partir avant que les rivières et les canaux fussent gelés, ce qui arrivait quelquefois de bonne heure et subitement.

Il était évident que cette sollicitude affectée cachait un tout autre motif. L'ambassadeur crut cependant qu'il convenait de répondre sur le même ton, et représenta que les Anglais, habitués à un climat plus septentrional que celui de Péking, ne pouvaient pas craindre le froid, et qu'ils avaient pris leurs précautions pour s'en préserver. Puis il ajouta : « Je serais très-affligé de quitter si tôt une cour où j'ai été si bien accueilli. Les intentions de mon souverain étaient que j'y restasse assez long-temps à ses frais, pour avoir de fréquentes occasions de renouveler les témoignages de mon respect à l'empereur, et de cultiver et cimenter l'amitié qui avait si heureusement commencé entre les deux nations. C'est dans cette intention que le roi mon maître m'a recommandé de faire connaître combien il serait satisfait que

l'empereur pût accorder avec les usages de son pays l'envoi en Angleterre d'un ou plusieurs de ses sujets comme ambassadeurs. » Lord Macartney essaya ensuite d'expliquer en termes généraux ce qu'il aurait mieux aimé dire dans une des entrevues que le colao lui avait promises. Le premier ministre répondit très-brièvement aux objets dont lord Macartney venait de l'entretenir, parla encore du départ et conclut en disant que l'empereur n'avait d'autre motif en le proposant que l'intérêt qu'il prenait au bien-être de l'ambassade, et que sous tout autre rapport le séjour de la légation anglaise lui serait très-agréable. Le colao s'exprimant ensuite en son propre nom, se servit des expressions les plus flatteuses, et montra ainsi qu'un Chinois est aussi délié que les diplomates européens les plus fins.

Certes, il pouvait les défier en dissimulation. A peine l'ambassadeur était de retour chez lui qu'il reçut un avis portant que la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre était déjà prête, et qu'elle lui serait remise le lendemain, ce qui, suivant l'usage du pays, devait être regardé comme un congé. L'après-midi les deux mandarins de l'ambassade vinrent apprendre à lord Macartney que le lendemain il recevrait un message du colao pour l'inviter à se trouver avec lui au palais à Péking.